



Marcel Thiry

*Nouvelles du
Grand Possible
et autres récits*



nouvelles

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2015 Communauté française de Belgique pour la présente édition

ISBN : 978-2-87568-112-6

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Marcel Thiry

Nouvelles du Grand Possible

et autres récits

Édition revue et complétée

Postface de Pascal Durand



NOUVELLES
DU GRAND POSSIBLE

INTRODUCTION AUX RÉCITS EN PROSE D'UN POÈTE

*Quand un poète se met à raconter des histoires en prose il est naturel que l'on s'interroge sur les raisons de ce changement et sur les rapports qui peuvent être décelés entre ces deux aspects de son activité littéraire. Dans le cas de Marcel Thiry il importe d'observer tout d'abord que s'il n'a publié d'œuvres narratives d'un certain volume qu'à partir de 1945 il avait probablement commencé à écrire des récits en prose bien avant cette époque, et l'un des signes en est la publication de *Marchands* dès 1936. D'autre part je dirais volontiers que ses raisons d'user de la prose étaient déjà cachées dans ses vers. Bien des traits de sa poésie pouvaient en effet trouver dans le roman ou la nouvelle un champ d'épanouissement plus aisé et peut-être plus fécond encore : interrogation des objets et des êtres dans leur particularité la plus fine, allusions aux affaires, à la technique, et cette cueillette avide du concret, et cette auscultation passionnée et inquiète de l'histoire humaine en train de se vivre. Le vers se soumettait à tout cela et c'était la paradoxale victoire de Thiry, sans cesse renouvelée. Mais la poésie, en tant qu'expression directe, ne pouvait permettre à l'écrivain de construire de ces apologues où compréhension aussi bien que perplexité se déploient dans toute leur nuance. Aussi ne doit-on pas s'étonner que, tout en gardant le vers pour l'examen immédiat et comme privé des émotions, il se soit décidé à en confier l'examen différé et public à la prose, avec tous les développements persuasifs et les détours didactiques dont elle offre la possibilité. Et sa*

narration accueillera dans la clarté de l'aventure signifiante plus d'un thème et d'une obsession dont son lyrisme s'était sourdement nourri.

Un poète qui vient à la narration pratique rarement un réalisme strict. C'est pourtant ce que Thiry s'est astreint à faire dans son roman. Comme si et c'est ce qu'il fait encore dans un des contes qu'on va lire, Je viendrai comme un voleur. Si l'on découvre cependant dans de telles histoires une dimension poétique, elle provient du dépassement du réalisme par un pathétique moral, pathétique de la responsabilité dont la vibration pudique est telle qu'on croit y deviner l'écho de quelque interrogation personnelle profonde. Mais d'autres récits, comme précédemment Échec au temps, nous conduiront hors des conditions de l'existence normale vers un nouveau réel créé par l'auteur, c'est-à-dire vers un fantastique. On se demandera peut-être si l'un de ces récits, Distances, peut au même titre que les autres porter l'étiquette du fantastique, et certes à considérer littéralement les choses aurait-on raison d'en douter. Il n'en est pas moins vrai qu'un fantastique intérieur nous y est présenté par l'interprétation délirante que M. Cauche donne au fait que continuent à lui parvenir les cartes envoyées par sa fille morte. Fantastique subjectif, fantastique d'appréhension des faits par l'esprit du personnage et dont le résultat est de produire un suspens paradoxal et une sorte de mélange irréel de mort et de vie. Même suspens et même mélange, mais pour d'autres raisons, dans La pièce dans la pièce. C'est évidemment le Concerto pour Anne Queur qui donnera le plus net et le plus complet exemple du fantastique propre à Thiry et nous fera le plus clairement apercevoir que ce fantastique n'est ni de cauchemar, ni d'évasion, ni de fantaisie poétique ou d'humour, mais trouve sa base dans une réflexion sur un problème de la réalité, – réflexion

qui altère délibérément l'une des conditions de cette réalité, pour voir et savoir, comme le fait un savant dans une expérience.

Quels que soient les degrés et les nuances du fantastique dans ces trois nouvelles, elles ont ceci en commun que chacune actualise et rend aigu par le moyen de faits imaginés un problème qu'impose à l'esprit de l'écrivain sa méditation frémissante de la vie. Leurs sujets sont comme sécrétés par une vérité morale obsédant la conscience, aussi pourrait-on dire que cette invention du sujet est expression et tient ici la place de l'expression directe en poésie. Si une inquiétude se fait métaphore nous sommes encore dans le lyrisme direct, mais quand il arrive que la métaphore soit transformée en hypothèse et que l'hypothèse devienne un fait raconté, alors voici le narratif et, du même coup, le fantastique. Mais pour qu'une vérité morale vécue puisse ainsi se révéler efficacement par le moyen d'une suite de faits imaginés il faut qu'au sein de cet imaginaire une vérité extérieure soit réintroduite. Elle l'est chez Thiry de deux façons : par l'ingéniosité mise à décrire avec la précision du vrai les faits inventés (par exemple la technique immortalisante du docteur Cham), et par le soin méticuleux, on voudrait dire tendre, qui accumule du réel autour de l'imaginé et le rend indubitable par la persuasion foisonnante de tout ce quotidien. Parmi ce réel qui vient soutenir d'états l'imaginaire il y a les réactions du milieu humain devant l'élément anormal, mais il faut remarquer que ce réel-ci ne joue pas unique-ment ce rôle d'auxiliaire de l'efficacité persuasive. Il fait partie du problème, il contribue à sa solution. C'est ainsi que le funèbre qui affleure à plus d'une reprise dans Anne Queur, et qui n'est pas un effet visant à impressionner le lecteur mais la notation d'un malaise attribué au milieu humain dans la fable même, annonce aussi que cette vie de l'esprit sans chair, représentée par les squelettes pensants,

est une chose qui ne pourrait être supportée par l'homme, qui répugne à sa sensibilité la plus profonde.

On pourrait être tenté de classer Anne Queur dans le fantastique d'anticipation... Le terrain de l'anticipation est périlleux, et à ce point de vue le conte révélerait, mêlés à une donnée principale au moins très en avance sur le possible, quelques traits de vie réelle déjà dépassés. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas modifié ces détails ? La raison en est bien simple, c'est qu'il ne fait pas d'anticipation. Son propos n'est pas d'amuser ou de mystifier notre imagination par une vision du futur, mais de mettre dans un éclat d'évidence sensible un problème actuel et d'ailleurs éternel qui le passionne. Juger Anne Queur comme de la science-fiction serait un contre-sens, et d'ailleurs si l'on explore le texte pour découvrir en quel point de l'avenir l'auteur a situé son apologue on s'apercevra qu'il ne l'a pas placé dans l'avenir... Il sait bien que la science actuelle n'a pas le pouvoir qu'il lui prête, mais le fantastique consiste justement à le lui prêter. L'origine d'un tel conte n'est pas un « je prévois » mais un « supposons », et le moment historique du Concerto c'est le présent qui rêve.

Ce présent qu'un lecteur pressé aurait pu prendre pour un futur n'est pas rendu par le présent grammatical. Marcel Thiry a si bien parlé de l'imparfait qu'il ne me désapprouvera pas si, pratiquant à mon tour la métaphore grammairienne, je propose de dire que le fantastique tel qu'il le conçoit l'a amené à changer un imparfait d'hypothèse en passé de l'indicatif marquant par là le passage de la spéculation intellectuelle à une supposition, donnée pendant l'espace d'un récit comme certitude. Rien ne paraît si certain que le révolu, aussi le style de fond adopté pour le Concerto sera-t-il celui du discours historique, avec son égalité périodique, ses parenthèses de prudence constatant les

lacunes des sources, et cette neutralité arbitrale qui est l'attitude d'un juge du passé. Cette neutralité n'est évidemment que de style, et elle ne sort pas du style historique si elle s'exalte parfois comme objectivement à des tableaux d'histoire. De même qu'il y a eu l'enlèvement des Sabines ou le passage de la Bérézina il y aura ici l'exécution du concerto, l'aurore artificielle sur Paris ou le suicide collectif des Secs. Déjà dans Échec au temps il y avait eu la seconde bataille de Waterloo... On sent que dans la classe d'histoire l'élève Thiry était de ceux qui ne deviendront pas archivistes mais que les scènes trop brièvement évoquées par les manuels font rêver.

Je crois qu'il était utile de préciser ainsi la perspective dans laquelle les plus importants des récits qui suivent doivent être abordés. Me permettra-t-on de dire aussi un mot de la façon dont leur contenu manifeste à nouveau certains thèmes qui avaient obsédé le poète ?

Déjà nous avons reconnu dans le Concerto l'un de ces motifs majeurs : le débat et le mariage de la chair et de l'esprit. Distances donnera une nouvelle vie à deux autres thèmes de toujours, ceux du temps et de l'espace. Si l'on y songe, dès Toi qui palis les deux n'en faisaient qu'un puis-que la nostalgie allait à la fois vers les pays traversés et le temps de la traversée, vers des choses et vers une portion de vie, et qu'à cette double aspiration s'opposait doublement le désolé : « Tu es dans ta maison bourgeoise et tu vieillis ». Dans Distances aussi la méditation des formes kantienne posera de nouveau leur combinaison dans le concret : « En même temps, ce deux juin, il était sept heures du soir à Liège et midi sur la Californie », et à Santa Barbara ce lieu et ce temps ce sont « les dattiers aux fruits blonds » tandis qu'à Liège c'est « le grand jardin du faubourg ».

Un autre thème thiryen vient ici sensibiliser le problème du

temps et de l'espace et le faire éclater en pathétique. Très voilé et en germe seulement dans la poésie, ce thème anime Comme si et affleure dans Anne Queur avant de devenir le principe vivant de Distances. C'est celui de l'amour du père pour sa fille devenue grande, qui mériterait toute une étude et dont je me contenterai de dire qu'il me paraît chez Thiry la spiritualisation la plus naturelle et la plus pudique du thème même de l'amour : « Elle ne disait jamais si elle était heureuse... Mais il s'était promis qu'il ne voudrait pas le savoir. »

C'est que tous les motifs thiryens ont tendance à s'imbriquer. Celui de Marchands revient et dans Distances et dans Anne Queur. Et Je viendrai comme un voleur nous fera retrouver le thème de la Russie et de l'Asie, lié à celui du voyage et du passé et à celui de la guerre. Bien que ce soit une histoire de la Résistance on pense invinciblement à 1914 et à cette campagne au front de l'Est qui, on s'en aperçoit de plus en plus, a marqué profondément Thiry de deux façons complémentaires : en lui apprenant l'homme, en lui donnant une idée de la diversité et de l'unité du monde.

Mais le thème secret et constant de Thiry c'est évidemment l'amour anxieux du bonheur de vivre ou plus exactement peut-être le désir, perpétuellement menacé par la lucidité, de trouver du bonheur à vivre. Il est diffus dans toute sa poésie et dans tous ses récits, et c'est lui qui inspire le fantastique très particulier de La pièce dans la pièce. Qui raconte cette histoire ? Ni un vivant ni un mort, mais la vie de bonheur amoureux que fut ce mort. Fantastique cérébral si l'on veut, presque uniquement fait d'une projection de la lucidité sensible, mais qui nous montre une fois de plus que chez Thiry ce sur quoi l'intelligence s'exerce ce sont toujours les choses du sentiment. Inversement les choses du sentiment ne restent jamais chez lui sans attirer le regard de

l'intelligence, et de cet équilibre frémissant naît le climat particulier de ses récits. Je ne pourrai mieux évoquer sinon définir l'impression qu'ils nous donnent qu'en parlant d'une distance à la fois très proche et un peu lointaine qu'ils mettent entre l'auteur (et par conséquent le lecteur) et les choses présentées. Distance proche parce que Thiry aime attentivement ces choses, un peu lointaine parce qu'il s'agit pour lui de les voir avec lucidité. Ainsi ce capitaine, héros de Je viendrai comme un voleur : « volontaire de guerre, ... il était profondément étranger à la guerre », émigré kérenskyste il mourra pour sauver une kolkhoziennne, et cela parce que tout en se tenant comme en dehors des choses il s'en éprouve solidaire et que sans y être immergé il les assume.

Assumer sans être absorbé, n'est-ce pas le destin au poète ? Sa liberté n'est pas séparation de la communauté, car si l'esprit prend son recul le cœur n'est pas dérobé. Ce n'est d'ailleurs que par cette distance maintenue dans la communion même que le poète peut exercer son office qui est de voir le visage de la vie et de parler aux hommes de ce que ce visage intellectuellement interrogé dit au cœur. Cet office-là, le poète Marcel Thiry le continue dans ses récits en prose.

Robert VIVIER
(1960)

Distances

I

En même temps, ce deux juin, il était sept heures du soir à Liège et midi sur la Californie. C'est à la fin de cette journée, mardi, que Désirée arriverait au but de son voyage de noces, à Santa Barbara, sur la côte de Los Angeles, où les dattiers aux fruits blonds et les coulées de fleurs croulent des rochers roses jusque dans la vague pacifique ; du moins son père M. Cauche imaginait ainsi ce beau rivage tandis qu'il longeait comme chaque soir, dans la satisfaction de la journée finie et du courrier signé, le grand jardin de faubourg qui ceinture la maison de M. Ambert et les locaux de son commerce. Cette détente ne ralentissait qu'à peine le trottement de petit baudet laborieux qui était devenu son allure naturelle, employé dressé depuis trente ans à la navette empressée entre le bureau et l'habitation proche. Sept heures ; mais il savait bien que là-bas le jeune couple avait encore un après-midi de plein azur et de belle route avant de découvrir le bord de la mer et de s'y arrêter pour trois semaines.

Ici, le ciel exceptionnellement pur, vraiment californien n'eût été le voile presque imperceptible que faisaient les fumées des usines cachées par un coude du fleuve, virait au pâle ; l'ombre commençait à fraîchir. Les branches des deux tilleuls épanchaient par-dessus la grille Ambert un parfum en pleine fleur. Le feuillage d'été, plus loin l'allée de rhododendrons cachaient la vaste et carrée maison de briques à toitures compliquées que

personnel et fournisseurs appelaient le château Barbichu, à cause des deux barbiches, la blanche et la grise, que sous le passage au ciel des avions 1959 continuaient à porter les deux patrons, le vieux M. Ambert et son fondé de pouvoir M. Cauche. De ce côté, en façade, rien n'apparaissait des fouilles désastreuses qui vers l'ouest ravageaient le parc pour rechercher la place où avait été le camp de Charles le Téméraire la nuit du 29 octobre 1468. Ce vieux quartier domine Liège ; longeant un bout du calme boulevard en corniche, M. Cauche, dans le court trajet trottiné quatre fois par jour entre ses livres comptables et son logis maintenant solitaire, pouvait voir à cette heure, par-delà les pentes herbues des terrains vagues, les clochers, les dômes et les géométries pâles des bâtisses modernes s'élever au-dessus de la brume de chaleur, et un premier néon rouge en avance sur le soir marquer au loin le centre de la grande cuvette bleutée. Cependant la route qui traverse le désert des Mohaves devait flamboyer sous un soleil d'aplomb ; à l'instant, Désirée et son mari Harry-George Man y déjeunaient en pique-nique, à moins que ce désert des Mohaves ne fût un vrai désert et qu'on n'y trouvât pas d'ombre, et en ce cas ils goûtaient l'air conditionné d'un motel dont M. Cauche recevait la photographie en carte postale dans quatre jours exactement.

Il était à présent familiarisé avec les fuseaux horaires ; suivant l'écliptique que traçait le voyage de sa fille à travers les longitudes, il savait pratiquer l'heure où elle vivait, et qui de méridien en méridien retardait de soixante minutes. Quand Désirée était partie en avion le lende-main de son mariage, deux bonnes semaines auparavant, il avait fallu à son père une adaptation laborieuse pour sentir, sans avoir besoin de le recalculer chaque fois, qu'ayant vécu la même durée ils se trouvaient en des points différents sur le parcours de la journée

solitaire. Maintenant il avait fait sien et naturelle cette manipulation de la donnée temps ; de mentale il l'avait rendue réflexe puis compulsive. Le soir, en se couchant dans son lit de veuf après avoir veillé tard à son habitude, il avait la conscience simultanée du moment de plein après-midi où les époux amoureux terminaient leur courte étape, dans quelque ville au climat de western artificiellement préservé. Et quand, à son entrée au bureau, tous les matins, il passait sur son veston ses manches de lustrine dix-neuvième siècle, cette cénesthésie que malgré l'heure différente il s'était faite d'un instant commun aux montagnes Rocheuses et à la colline liégeoise de Sainte-Walburge lui donnait la voyance, vite repoussée par pudeur paternelle, de la chambre où sa fille dormait dans les bras du Harry-G, avec les fenêtres ouvertes sur les étoiles et sur le désert du Nouveau-Mexique. L'infirmité, c'était de ne pouvoir suivre les nouveaux mariés que sur une carte à grande échelle et qui n'était peut-être pas mise à jour. Est-ce que le désert des Mohaves était un désert ? Y avait-il encore des Mohaves ?

Arrivé au coin du jardin, M. Cauche tourna l'angle droit, continuant de longer la grille. Ici, elle bordait la rue d'un côté, des maisons modestes s'alignaient de l'autre. Une d'entre elles avait été acquise plus de vingt ans auparavant par M. Ambert pour y loger son *alter ego* et l'avoir toujours à sa portée. M. Cauche, qui allait se marier, avait alors moins de deux lustres d'ancienneté dans la firme ; en le faisant directeur, M. Ambert lui donnait le pas sur des collègues qui auraient pu prétendre à cette élévation. Et quelle preuve qu'on tenait à lui, cette maison qu'on achetait pour qu'il eût son logement à deux pas du bureau ! C'était pourtant de la maison qu'était venue d'abord, semblait-il, l'infortune de son ménage ; c'est à propos d'elle qu'avaient paru les premières incompréhensions entre Madeleine et lui. En

quittant le trottoir à la même hauteur que tous les jours à la même heure pour traverser la rue tranquille, M. Cauche tira ses clefs, et le trousseau tinta le tintement coutumier qu'il aimait. Mais Madeleine, c'était d'entendre tous les soirs à sept heures sept l'approche de cette clarine maritale, qu'elle avait fini par s'en aller. Elle était partie, elle était morte au loin on ne savait trop comment ni avec qui, et il était resté seul avec Désirée.

Rien qu'au bruit résonnant de la porte refermée on aurait connu le vide de la maison. Il monta se rafraîchir dans sa chambre dont la croisée ouverte donnait sur les grands arbres Ambert, en train de bleuir d'une approche de crépuscule. Puis, en pantoufles et vieux veston, il s'en fut dîner à la cuisine, d'un repas à la fois sommaire et maniaque de célibataire. Et il put passer dans cette pièce du rez-de-chaussée dont Madeleine autrefois avait veillé avec rigueur à ne pas faire un salon, et qu'on aurait appelée bibliothèque si les trois cents volumes fatigués qui s'alignaient sur les rayonnages avaient mérité qu'un local même modeste fût dénommé en raison d'eux. Dès qu'il eut tourné le commutateur, les deux choses insolites qui, dans cet intérieur, marquaient le moment de sa vie lui apparurent dans leur nouveauté agressive. C'étaient le meuble de la télévision, affreux, fausse ébène et verre dépoli, et, sur sa table où il était défendu à la femme d'ouvrage Augustine de déplacer les papiers, les violentes taches d'un bleu hussard que faisaient les cartes-vues éparées expédiées par sa fille de chacune de ses étapes américaines.

Il ne les rangeait pas, pour retrouver plus vite leur accueil ami et brutal quand il rentrait le soir. Toutes ces vues de paysages souvent admirables étaient laides ; la voyageuse s'en était excusée et expliquée dès son premier envoi : inutile de chercher mieux, il n'en existait que d'horribles sur tout le territoire des

États, on n'aurait pu dire par quel maléfice. Mais toutes, uniformément, qu'elles montrassent un grand hôtel de New York, un pont sur un large *freeway* ou une vue de Saint Louis, toutes étaient sommées du même ciel bleu dur, de ce bleu qui culotte les jambes admirables de la tambour-major dans toute parade américaine, les cortèges-réclame comme les défilés universitaires. Un bleu insoutenable, en vérité. De Madeleine, redoutable éducatrice en matière de goût, M. Cauche avait appris une supersensibilité à la laideur, l'aptitude à souffrir physiquement d'une couleur grossière ou malchanceuse, comme d'une lésion corporelle. Ce bleu-ci lui était d'autant plus douloureux qu'il fallait bien s'en accommoder pour connaître par ces mauvaises photographies le pays où vivait Désirée. La sensation du bleu offensant, une fois surmontée pour regarder attentivement l'hôtel indien où avait mangé la jeune femme ou bien le ranch un peu chiqué où elle avait fait étape, se mélangeait à ce plaisir et en faisait partie, si bien qu'il fallait à M. Cauche un sursaut pour revenir à son esthétique bien apprise et pour dire à haute voix, comme on exorcise : « Non, vraiment, ce bleu ne passe pas. » Et s'il se sentait faiblir, si l'accoutumance le poussait à prendre cet azur d'enseigne de droguerie comme un simple signe de code qui aurait signifié « perpétuel beau fixe », alors le souvenir de Madeleine intervenait, vigilant. « Elle aurait franchement détesté ça. » Donc il détestait ça, soulagé de ce qu'il n'avait pas à chercher s'il voyait juste.

Il s'assit dans son fauteuil du soir ; la caisse importante de la télévision lui faisait face, obligatoire avec son faux beau bois, son écran bombé, son verre laiteux comme une fenêtre de W.-C. Harry-G. Man, avant de regagner les États-Unis avec sa jeune femme, avait prétendu faire ce cadeau violent à son beau-père ; ensuite il avait emporté Désirée en toute sérénité, persuadé que la

T.V. la remplacerait au foyer du veuf. M. Cauche, moitié docilité devant sa fille (« Papa, ne va pas faire l'entêté, prends ton programme tous les jours ! Tu t'y feras très vite »), moitié pour la satisfaction de se renforcer dans sa conviction que les Américains fêrus de T.V. et Harry-G. étaient des abrutis, subissait pendant une heure tous les jours les scènes torves et les visages hémiplegiques que lui offrait le miroir convexe.

Ce soir, il eut sur l'écran le spectacle d'un de ces jeux du cirque où un gladiateur à la mémoire bien entraînée se soumet à l'épreuve du quitte ou double. Dans le rectangle de grisaille accidenté de parasites parut un petit professeur de province à figure de pion martyr, qui voulait crâner, qui cachait mal sous un rictus le drame de l'angoisse cupide. Il avait choisi d'être interrogé sur l'astronomie. On était à la dernière question ; il venait de tenir le dernier pari, de remettre en jeu le million qu'il avait déjà gagné. M. Cauche éprouvait à la fois honte solidaire et commisération devant le front où perlait la sueur, devant le tic nerveux qui tiraillait la bouche.

Le beau parleur qui présentait le numéro en rappela le règlement. (Et M. Cauche se sentait une colère, il pensait à la nécessité d'une société protectrice des animaux supérieurs.) Cette suprême épreuve serait triple, et le gain serait triplé si les trois réponses étaient justes ; elles porteraient d'ailleurs sur la même notion. On allait montrer, l'un après l'autre, trois personnages de l'histoire de France ; une minute après la projection de chacune des trois images, le joueur devrait avoir nommé une étoile dont la lumière, aujourd'hui visible à nos yeux, est en chemin depuis l'époque où vivait le personnage proposé. L'écran fit donc voir en premier lieu Napoléon III – et le petit professeur, après une réflexion de quelques secondes, écrivit au tableau noir : *Canopus*.

C'était une réponse juste ; l'élégant jeune homme qui dirigeait

l'épreuve en fit part avec désinvolture, comme si les connaissances qu'il maniait étaient siennes : Canopus, l'étoile alpha de la Carène, est séparée de nous par cent années-lumières.

– Quand vous regardez Canopus, expliqua-t-il avec une aisance un peu faubourienne, vous la voyez il y a cent ans. Les rayons qui nous arrivent ce soir de cet astre sont nés au temps de Napoléon III. S'il y avait sur Canopus des observateurs armés de lunettes assez puissantes, ils assisteraient aujourd'hui à la bataille de Solférino.

M. Cauche avait bien une vague idée de ces jeux sur le temps, ils ne lui révélaient rien ; il n'en fut pas moins intéressé, malgré son antipathie pour la télévision habituellement, et pour cette exhibition de questions-Paris en particulier. L'étoile alpha de la Carène, dont il n'avait jamais entendu parler, le séduisait, curieusement réunie dans le temps et par son image à celle de cet empereur, autre barbichu.

– Vous avez marqué un point, monsieur, dit l'espèce de montreur de phénomènes forains avec son gracieux air de supériorité. Je vais demander qu'on projette le portrait du personnage historique qui fait l'objet de notre deuxième question. Le voilà. Pas d'hésitation, monsieur ? Notez que si vous ne l'identifiez pas ce n'est pas une cause d'élimination, vous ne courez pas une épreuve d'iconographie historique, on peut vous donner le nom. Pas besoin ? Mais oui, bien sûr, c'est Louis XIV, nous sommes bien d'accord, et à partir de ce moment, vous allez avoir une minute pour nommer une étoile, *et cætera*, vous connaissez la musique. Attention, je déclenche le chronomètre... Vous faites un calcul mental ? Le tableau noir est là, monsieur, chiffrez par écrit si vous voulez... Voyez, mesdames et messieurs, il va chiffrer, mais non, il ne chiffre pas, sans aucun calcul écrit il trace au tableau le nom d'une étoile dont la lumière

actuelle est contemporaine de Louis XIV ! Et il l'a tracé, et la deuxième réponse est juste comme la première ! *Bételgeuse*, parfaitement, *Bételgeuse* se trouve à trois cents années-lumière de notre globe ; faites le compte, ça nous met en plein règne du roi-soleil... Ah ! monsieur, monsieur le professeur, vous avez presque gagné vos trois millions ! Vous êtes prêt pour la dernière sous-question ? Vous ne désirez pas souffler un peu ? Alors allons-y ! Ah ! celle-là, on la reconnaît, c'est Jeanne d'Arc, c'est même celle de la place des Pyramides, pas d'erreur, pas ? Une minute, monsieur, pour donner la réponse. Chronomètre. Ah ah, cette fois notre champion prend la craie et calcule au tableau. Il a raison, pourquoi courir un risque et s'exposer à une petite erreur de calcul mental qui pourrait coûter trois millions ? Voilà, de 1959 il soustrait 1430, il a pris une date moyenne dans la vie de Jeanne d'Arc, le procédé est parfait. Reste 540 ans environ. Réfléchissez, monsieur, ne réfléchissez pas trop longtemps tout de même, les secondes passent... Qu'est-ce que vous écrivez ? *Rigel* ! Mais c'est juste, monsieur, c'est irréprochable ! Et qu'est-ce que vous ajoutez ? *Béta d'Orion* – c'est du luxe, cher monsieur, vous en remettez. Mesdames et messieurs, la partie est gagnée, les trois réponses ont été données avec une correction vraiment remarquable dans le délai du règlement. Car *Rigel*, l'étoile bêta de la constellation d'Orion, la voisine apparente de *Bételgeuse* déjà citée, est à cinq cent trente années-lumière par rapport à nous, et il y a cinq cent trente ans nous étions bien dans la période où vivait Jeanne d'Arc. Et maintenant, monsieur le professeur, avant de vous remettre le chèque que vous avez brillamment gagné, je voudrais vous poser une ou deux questions personnelles pour satisfaire la curiosité de nos spectateurs...

M. Cauche tourna le bouton ; il s'irritait sous des sentiments contradictoires. Son aversion pour l'engin introduit chez lui par

Harry-G. Man et pour l'invention de la T.V. était renforcée par le grief qu'il leur faisait de ce jeu barbare. Que serait-il advenu du petit professeur s'il avait perdu, s'il s'était trompé d'étoile ou de siècle, si, après avoir tenu de tout près ces trois millions, il avait fait une légère faute de mémoire sur la distance d'un astre ? Ayant presque atteint à ce qui était peut-être pour lui une petite fortune, à ce qui était peut-être pour lui le salut, car il était sans doute très pauvre, il serait rentré chez lui plein de reproches à lui-même et de désespoir... Il y a des neurasthénies, des suicides qui se déclenchent pour moins que ça. D'un autre côté, il avait gagné. Il allait payer des dettes, ou changer d'appartement, ou s'offrir une voiture, ou épouser la petite bourgeoise qu'on lui refusait, ou faire un grand voyage. Au prix d'une certaine dégradation morale, d'une exhibition indigne ? Mais alors les examens, et les amuseurs à gages ? Les gens sensibles souffrent quand ils vont au cirque. Mais d'autres, aussi sensibles, éprouvent au cirque des émotions qu'ils donnent pour un raffinement suprême. M. Cauche penchait à mitiger la condamnation qu'il avait portée sur ce moderne jeu d'arène.

D'ailleurs ce jeu même l'excitait, il devait en convenir. Il n'avait jamais eu de curiosité astronomique. Il savait ce que c'est que les années-lumière, et que, quand les hommes pourraient se déplacer plus vite que la lumière, l'existence du temps serait modifiée pour eux. Il ne s'était jamais essayé à cet exercice de regarder les étoiles en pensant que leurs rayons apportaient une image contemporaine de Louis XIV ou de Charles VII. Avec un peu de rechignement il consentait que cette T.V. l'avait enrichi.

Il quitta son fauteuil crapaud, vint à la table où l'attendaient les cartes-vues de bleu américain. Elles aussi mettaient du temps pour lui arriver ; quand il les recevait, elles le déplaçaient en arrière dans la durée, les quel ques lignes hâtives de la jeune

épousée un peu distraitemment filiale et l'image du *freeway* ou du vapeur à roues sur le Missouri le transportaient à l'instant passé depuis trois, quatre, cinq jours, où le carton colorié avait été acheté, libellé, timbré, posté. Trois, quatre jours, cinq en dernier lieu, le message avait pris plus de temps à mesure que la voiture nuptiale s'enfonçait dans l'Ouest, et puis il en prendrait peut-être moins quand elle serait sortie des déserts pour se rapprocher des villes californiennes, têtes de grandes lignes d'aviation. Il reprit sa petite supputation quotidienne des durées de trajet postal, sa petite situation comptable où le nombre de jours entre les dates de départ et d'arrivée différait comme les délais de paiement dans ses marchés ; les cartes qu'il supposait en route y faisaient un compte courant, déjà réelles comme des effets à recevoir. Il refit la récapitulation du voyage, de son voyage mental à lui, comme répercuté en écho du vrai voyage suivant les signaux qu'émettait quotidiennement le couple voyageur. À l'arrivée à New York, le 18 mai, un câble avec un mot de tendresse. Puis (et en esprit, habitué aux bilans synoptiques, il met les dates de départ et d'arrivée en regard sur deux colonnes) une carte de Front Royal le 20, *deep into Virginia, where highway meets skyway*, reçue le 23 ; item, du 21, une carte montrant dans Shenandoah Park les daims mouchetés qui sous le ciel bleu-tambour-major traversent le large fleuve d'asphalte, reçue le 25 ; item de Louisville le 22 une carte reçue le 27. De temps en temps, dans les quelques lignes de bonnes nouvelles évasives, il y avait une charmante faute d'orthographe. De Wichita, le 23, une carte arrivée le 29. Aucune entrée le 30. Le 31, reçu deux cartes à la fois, peut-être des 25 et 26 ; un peu de confusion dans l'itinéraire ; l'estampille de la poste était difficile à lire et la jeune mariée oubliait de nommer l'étape. M. Cauche jugeait que ces deux messages arrivés ensemble devaient être partis l'un après l'autre,

respectivement des régions de Colorado Springs et de Grand Junction, comme les rayons de Rigel et de Canopus arrivaient ensemble après être partis d'époques inégalement distantes, celles de Jeanne d'Arc et de Napoléon III. Enfin, ce matin même, 2 juin, une carte d'Albuquerque datée du 27. M. Cauche calculait qu'en étant passés par Las Vegas et les monts du Colorado les enfants pouvaient bien arriver ce soir même à Santa Barbara, comme il était prévu. « La toute belle partie du voyage va commencer », se dit-il. Et il s'aperçut de sa confusion : c'est pour lui qu'allait commencer, par les cartes-vues à recevoir, cette traversée du Nouveau-Mexique, dont il avait lu avec application des descriptions touristiques ; pour les voyageurs, elle était déjà chose révolue. Il sourit, pensant aux étoiles avec qui l'on vit, alors qu'elles sont du passé.

Il rangea les cartes-vues en tas, sans les glisser dans le tiroir. Il éteignit, monta dans sa chambre. La fenêtre ouverte encadrait une nuit rare, immobile et tiède. Les grands arbres du jardin Ambert se détachaient sur les étoiles, leurs masses d'ombre s'espaçaient dans un relief doucement perceptible ; il régnait entre elles et entre leurs fûts cette sensation anormale de la profondeur qui trouble dans les vues stéréoscopiques. C'est que le croissant d'une lune déjà haute, M. Cauche le découvrit en se penchant à la croisée, montait dans le bleu sombre et constellé. Cette nuit ne semblait pas de chez nous ; elle était solennelle, attentive, eût-on dit, à sa propre beauté. Par une trouée incomplète entre les arbres, M. Cauche apercevait à travers un plus mince rideau des feuillages obscurs deux lumières qui veillaient dans la demeure de son patron, l'une rouge comme d'un laboratoire de photographie, celle de la chambre où Mlle Ariadne Ambert faisait revenir les morts, l'autre, jaune, celle du cabinet où le vieux marchand maniaque dessinait un relevé possible du camp du

Téméraire. M. Cauche s'accouda longtemps pour contempler le ciel. Un clocher, puis d'autres au loin dans la ville sonnèrent onze heures. Onze heures égale quatre heures ; Désirée approchait de Santa Barbara, elle devait déjà longer la côte. M. Cauche savait qu'Orion n'est pas visible en été, il ne cherchait donc Rigel ni Bételgeuse. Quant à la Carène et à Canopus, peut-être étaient-elles là, dans ce fouillis de points d'or bleu des mondes anonymes. Il regardait les étoiles, attiré pour la première fois par la spéculation difficile d'imaginer les différences dans le temps que com portait leur scintillation simultanée. Il pensa que la brise du Pacifique devait être douce à quatre heures de l'après-midi, après la traversée torride du désert des Mohaves. Puis, sans rapport et sans qu'il sût par quelle saute d'idée, il se rappela ce qu'on lui avait dit ou qu'il avait lu, qu'il y avait des étoiles mortes dont on continuait et dont on continuerait longtemps à recevoir la lumière.

II

Mlle Ariadne Ambert faisait revenir les morts, mais elle n'avait pas eu de chance : à cinquante-cinq ans, elle n'avait pas un seul défunt familial. Son père vivait ; sa mère aussi, à vrai dire assez peu depuis de longues années, dans une maison de santé où aller la voir n'était plus permis – mais cet au-delà, celui des murs d'un asile, n'est pas accessible à la correspondance par esprits. Ses oncles et tantes aussi étaient encore en vie, de même qu'un frère, établi en Australie et dont on n'entendait jamais parler. Cousins, cousines se portaient comme le Pont-Neuf. Elle avait peu d'amies, et n'en avait vu mourir aucune. Même des Juifs, des voisins avec qui elle s'était quelque peu liée parce qu'il avait fallu leur demander la permission d'étendre sur leur propriété les fouilles entreprises par M. Ambert, étaient revenus miraculeusement des camps de concentration, protégés par l'immunité que la demoiselle occultiste semblait apporter à ses proches. Comme ses grands-parents étaient décédés tous quatre avant qu'elle pût les connaître, elle présentait ce cas, exceptionnel à son âge, de n'avoir jamais éprouvé le deuil. C'était comme si elle avait agi sur la mort, dans ses environs, à la façon du pénicillium sur les bactéries.

De cette anomalie à première vue heureuse résultait un inconvénient, comme pour ces nations qui ont si bien prolongé la vie moyenne qu'elles commencent à regretter le temps où l'on

mourait. Ce n'est pas la peine d'être spirite si l'on n'a pas de famille ni d'amis avec qui converser par les tables tournantes. Il y a bien les grands hommes ; mais ce sont des relations fatigantes. Mlle Ariadne avait été requise par son père, bien entendu, d'employer ses dons et ses pouvoirs psychiques à faire préciser par le duc Charles et les chefs liégeois la position des tentes bourguignonnes dans la nuit du 29 octobre 1468 ; mais elle avait bien prévu et averti que cette fin pratique risquait de tarir ou d'égarer le fluide. En effet, les réponses des interrogés avaient été évasives, perturbées d'erreurs ou d'interventions saugrenues. Un certain Mathieu l'Oiseau, esprit grossier et farceur, s'obstinait à s'introduire dans le dialogue, se disant un feu goujat à la suite de messire de Streel. Il avait l'humeur salace et adressait à Mlle Ariadne des propos si crus et des propositions si osées qu'elle croyait à peine en deviner le sens. Il fallut à l'héritière du château Barbichu toute son obéissance filiale pour continuer la conversation. Grâce à cette difficile persévérance, elle avait obtenu de ce Mathieu des indications topographiques bien précises, et, suivant celles-ci, on avait ouvert de nouvelles tranchées au fond du parc, pour découvrir des tessons et quelques débris de pots de chambre à peine louis-philipparde.

Il y avait une bonne vingtaine d'années que M. Ambert avait été mordu de la tarentule historique ; il avait suffi pour cela d'un article de revue. Ces pages lui révélaient que l'emplacement de sa maison pourrait bien être celui où Charles le Téméraire et Louis XI avaient failli tomber aux mains des Franchimontois lancés en une folle et suprême sortie pour le salut de Liège. C'était l'époque où M. Cauche épousait Madeleine, où Mme Ambert entrait en maison de repos pour sa première cure, où Mlle Ariadne se tournait vers le commerce des esprits pour peupler ses soirées de déjà vieille fille peut-être déçue. Alors la grande

maison du faubourg Sainte-Walburge commença les veillées où symétriquement deux lumières duraient très tard, l'une rouge, l'une jaune, aux fenêtres des deux chambres de l'amateur d'histoire et de la façonneuse de revenants. Madeleine, qui avait pour les patrons de son mari, le père et la fille, une aversion d'instinct, quand elle voyait à travers les arbres du jardin s'allumer ces deux phares disait qu'encore une fois c'était nuit de Valpurgis.

III

M. Cauche attendait le facteur sur le pas de sa porte. Rite nouveau, qui datait de l'envol de Désirée ; car habituellement son courrier personnel ne méritait pas qu'il lui fit l'honneur de retarder son départ pour le bureau. Il guettait le coin de la rue, supputant si la carte qui s'acheminait vers lui serait de Flagstaff, ou bien d'El Paso en cas de détour par le sud jusqu'à la frontière, ou bien déjà de Las Vegas ? Il se dit que la science du petit professeur télévisé la veille aurait été moins hésitante, et qu'il aurait calculé avec bien plus de relative certitude, le temps qu'il faut à un message lumineux pour venir de Riger ou de Bételgeuse.

Avec deux minutes de retard, le facteur parut, ventru de nouvelles, au bout du trottoir. M. Cauche le regardait avec considération grandir de seuil en seuil où il s'arrêtait pour déposer sa pincée de petites fatalités. Dans ce pays, la couleur de la poste est celle de la maison royale, l'amarante. L'écusson au collet du facteur, le passepoil à sa tunique sont du même somptueux rouge violet que le fanion du roi, le grand cordon de l'ordre de Léopold et la couronne qui timbre les cartons du château de Laeken. Mais cette couleur de *veglione* devient vite terne et triste sur l'uniforme noir des postiers, elle n'y est plus que laideur. Ce matin M. Cauche était sensible au prestige de cette pourpre, même laborieuse et salie, et c'est une main

déférente qu'il tendit vers son courrier.

Il vit tout de suite que nul bleu agressif ne tranchait sur les vagues journaux et les enveloppes. Il n'y avait rien de Désirée. Ce n'était pas très étonnant : du désert mexicain, les relais d'avions postaux pouvaient avoir des hiatus. Il aurait deux cartes le lendemain, comme il en avait eu deux l'avant-veille. Il était de complexion optimiste, vite consolé d'une déconvenue pour en escompter la compensation, et c'est en pensant à la double ration de carton azuré du lendemain matin que de sa petite allure trottée d'employé empressé il fit encore une fois le chemin quatre fois quotidien, contourna le jardin et la grille, suivit l'allée de rhododendrons, gagna l'aile de l'immeuble où se logeaient les bureaux, traversa ceux-ci encore vides. Ils sentaient bon le plancher nettoyé ; Augustine venait d'en terminer la toilette matinale. C'étaient des bureaux comme tous les autres, avec leurs machines à écrire ou à calculer bien alignées sous leurs coiffes ou leurs couvercles, leurs meubles métalliques en série. Mais le sien, dont il poussa la porte matelassée, semblait d'un autre âge. Une presse à copier, son large balancier à boules de cuivre astiquées par Augustine, sa vis massive évoquaient Gutenberg ou des chambres de torture. Sans emploi depuis quelque cinquante ans que les machines copient au papier carbone, elle restait là pour affirmer la tradition gardée, avec le double encrier géant, nickel et cristal, et le massif buvard à bascule qui meublaient la grande table à dessus de drap vert. La maison vivait avec son temps, ses voyageurs couraient les routes en deux-chevaux et ses agents principaux en DS, on correspondait par télex avec les succursales des autres provinces. Mais c'était l'entêtement de M. Ambert de ne travailler qu'en bonnet grec, le matin à lire quelques rapports que lui commentait quelquefois M. Cauche en présence de Mlle Ariadne, l'après-midi à compulsier des archives liégeoises et des

plans cadastraux de 1467 ; et c'est pour se conformer à son symbolisme conservateur que M. Cauche utilisait un porte-plume sans réservoir, et le portait fiché derrière l'oreille, comme un emblème cocardier, quand il circulait parmi les calculatrices électriques et les dactylos émaillées de fards.

– Entrez !

Augustine, manches troussées, entrouvrit la porte à capitons. M. Ambert l'avait chargée de prévenir M. Cauche qu'il l'attendrait dès son arrivée. Le fondé de pouvoir eut un sourire qui lui fit bouger sa moustache : M. Ambert, très distant de ses affaires fort bien assises, dont il abandonnait à sa fille une direction déléguée par elle à M. Cauche, n'en aimait pas moins de rappeler qu'il avait l'œil du maître. L'occasion lui en était donnée surtout quand arrivait avant l'heure du bureau quelque dépêche contrariante, annulation de commande ou fourniture refusée. Alors il convoquait son directeur à la table du petit déjeuner, où il siégeait en bonnet grec avec Mlle Ariadne en peignoir.

La salle à manger était haute, brune de boiseries et de buffets à vitraux. Le père et la fille, également matineux si tard qu'ils eussent prolongé elle sa nécromancie et lui ses lectures archéologiques, s'y retrouvaient toujours avant huit heures devant le râtelier aux rôties et la chape en satin molletonné qui recouvrait la cafetière d'argent. Comme prévu, il y avait un télégramme ouvert, bleuté sur la nappe blanche, à côté du couvert de Mlle Ariadne et près de ses médicaments, flacon à compte-gouttes et boîte de pilules. L'adipeuse occultiste se disait un peu cardiaque ; elle avait obtenu du médecin qu'il partageât son avis. Même elle avait souverainement discerné chez M. Cauche une analogie insuffisance coronaire, et elle lui allouait gouttes et pilules qu'il lui arrivait d'absorber par servitude et que plus souventefois il jetait sournoisement :

– Asseyez-vous, monsieur Cauche.

On ne parla pas tout de suite du télégramme, ce qui surprit un peu le directeur. Il fallait qu'il y eût là quelque nouvelle dont M. Ambert s'exagérait la gravité, comme il arrivait assez fréquemment ; il allait venir au fait par un long détour, évoquer les nécessités de prudence, le danger des marchés inconsidérés, le gouffre des créances incertaines et finalement le spectre de la faillite, parce qu'un client demandait un renouvellement de traite ou parce qu'un bateau chôrait. Mais le détour s'annonçait lointain, car, doucement, avec des pauses, lissant de sa main parcheminée sa belle barbiche blanche, plutôt Edouard VII que Pasteur, qui faisait paraître cireux son visage de reclus, le vieillard à toque de soie mit la conversation sur Désirée.

– Vous avez d'elle des lettres récentes ?

– Des cartes seulement, comme c'était convenu. C'est déjà beaucoup, n'est-ce pas ? pour une jeune mariée... Un signal à l'étape, c'est ce que je lui avais demandé, et c'est ce qu'elle fait régulièrement.

Mlle Ambert comptait des gouttes dans un verre d'eau ; chacune faisait un petit vésuve d'abord inverse et puis remontant, d'un beau rouge brun, que M. Cauche admirait machinalement en souriant au loin à Désirée.

– Elle devait arriver hier en Californie, je crois ? Reprit la fille du patron après un moment, sans quitter des yeux sa manipulation.

– Hier soir, oui, à Santa Barbara.

Cette question, ces silences...

Brusquement la panique le prit, il regarda la dépêche dépliée dont le texte était long, sept ou huit lignes, anormalement long pour un télégramme d'affaires. Le coup était porté quand M. Ambert, ayant toussé pour s'affermir la voix, prononça ce qui

était déjà tout un arrêt.

– Nous aussi, monsieur Cauche, nous avons des nouvelles.

De sa pipette Mlle Ariadne avait délayé les gouttes, le tube de verre tintait encore contre le cristal ; puis le tintement cessa.

– Blessée ? dit le père.

La demoiselle grasse et trop blanche, en cheveux mal teints, gris et blond roux, s'était levée dans son ample peignoir de soie groseille ; elle contournait la table et venait à lui pour lui porter le verre d'eau brunie, et le télégramme restait flagrant sur la nappe.

– Buvez ceci, monsieur Cauche, dit-elle avec autorité.

Il but, assis, les yeux sur le papier bleu. C'était surêt, amer, inconnu, mais il avait besoin de boire. Il voulut pourtant repousser le verre à moitié vide.

– Buvez.

Quand il eut bu, il essaya de dire : « morte ? » – mais le mot ne passa pas. Puis, à quoi bon ? Il savait.

Harry-G. Man signait le télégramme expédié le 2 à 7 h 20 P.M. Cela faisait 2 h 20 du matin, heure liégeoise ; M. Cauche avait converti automatiquement, il aurait voulu en rendre compte à ses patrons, mais la voix lui manquait encore. Ils lui avaient donné le rectangle de papier qui tremblait dans ses doigts. L'accident était arrivé à dix milles de Santa Barbara, où Désirée avait été transportée en ambulance ; elle était morte en entrant à la clinique, à quatre heures, ce qui faisait onze heures du soir. Nuque fracturée. Harry-G. demandait de prévenir le père et attendait ses instructions pour les funérailles : viendrait-il ? Il ajoutait un mot pour dire son désespoir, comme si cela se disait. Son adresse qui suivait était longue, avec un numéro de téléphone ; celle d'une clinique, et non de l'hôtel où ils avaient annoncé qu'ils séjourneraient ; peut-être était-il blessé.

M. Ambert connaissait son collaborateur et sa docilité. Et il

avait des principes : que l'action est un remède, qu'il faut intervenir, en cas de malheur comme en cas de syncope, à gifles vigoureuses.

– Monsieur Cauche, je ne vous dis rien de votre peine, c'est la nôtre. Désirée était comme ma petite-fille... Avec Ariadne, nous avons déjà bien réfléchi, avant votre arrivée. Nous avons discuté. Nous avons décidé que vous deviez partir.

M. Cauche relisait la dépêche, mot par mot. 4.20 P.M. *deceased*. À 11 h 20, la veille au soir, il était à sa fenêtre, il regardait les étoiles, il se demandait lesquelles étaient déjà mortes. Il y en avait peut-être aussi qui mouraient juste à cette minute et qu'il avait continué à voir, comme pour lui Désirée aussi avait continué à vivre puisque deux minutes auparavant il la pensait encore vivante.

– Vous n'avez pas à vous préoccuper du bureau. La période est calme ; votre sous-chef Sohet suffira bien à la besogne ; Ariadne l'aidera, voilà tout. Il faut téléphoner à la Sabena et à la Panamerican, voir la possibilité la plus rapide. Le passeport, on l'obtient immédiatement quand l'urgence est prouvée. Je puis agir par les Affaires étrangères, s'il y a une difficulté.

S'il s'attardait à supputer les correspondances d'heures, à relever machinalement les mots inutiles par obscur besoin de critiquer Harry-G. – pourquoi dire de prévenir le père ? croyait-il que les Ambert allaient garder la nouvelle pour eux ? et pourquoi, pourquoi dire qu'il était désespéré ? est-ce qu'il restait au monde autre chose que le désespoir ? – M. Cauche s'aperçut que c'était pour ne pas arrêter son attention aux mots les plus affreux, *nuque fracturée*, pour refuser une image. Il eut un grand écœurement, c'était peut-être cette boisson que pré ventivement Mlle Ariadne lui avait fait prendre ; il allait peut-être se trouver mal, sombrer, mourir ? Mais l'espèce de grand espoir qui l'y portait fondit tout

à coup en une crise de larmes.

Quand ses épaules eurent été longtemps secouées, comme Mlle Ambert, debout près de lui, tenait sur elles ses deux belles mains pâles habituées à sentir tressauter les tables sous l'impulsion des morts, c'est peut-être le fluide qui descendait de ces paumes appuyées qui presque soudainement le rendit au calme.

– Pardon, dit-il en s'essuyant les yeux et les joues barbues. Et il se moucha de façon sonore.

M. Ambert avait attendu, raidi contre l'envie de pleurer aussi qui lui serrait la gorge. Il fit effort et put parler.

– Cela vous fait du bien, monsieur Cauche. C'est bien d'avoir pleuré. Maintenant, croyez-moi, il faut vous préparer à partir. La bourse est mauvaise, et, en dehors de vos titres, vous n'avez sans doute pas grand disponible après vos dépenses du mariage. Vous n'avez qu'à prélever sur le compte de la maison.

L'écœurement revenait ; il fit signe que non, silencieusement. Après un silence :

– C'est une allocation, naturellement, ce n'est pas un prêt, dit le patron avec une espèce de timidité.

Non, non. La nausée était trop forte pour qu'il pût faire entendre une parole. Mais non, il n'irait pas. Il ne reverrait pas Harry-G. Même il ne téléphonerait pas à ce long numéro qu'indiquait le télégramme ; il ne saurait rien de la nuque fracturée, ni du transport en clinique, ni si elle avait parlé encore après l'accident, ni si elle avait photographié, été photographiée, filmé, été filmée pendant cette traversée de l'Amérique, ni si son visage... Il ne pouvait dire un mot, mais il se mouchait éperdument, avec chaque fois de grands essuiements de ses moustaches. Il finit pourtant par prononcer d'une voix de rhume, mais ferme et décidée :

– Oh don ! Bonsieur, de be débandez pas ça.

Puis, après un nouveau mouchement bruyant :

– Je ne pourrai jamais revoir ce garçon.

C'était d'une belle iniquité, féminine, inattaquable. M. Ambert comprit que, pour la première fois (sauf il y avait longtemps, quand il s'était buté dans sa détermination d'épouser Madeleine), son directeur résisterait à ses volontés ; il en fut contrarié, un peu irrité aussi contre sa fille qui gardait les yeux baissés comme quand on est gêné d'un petit triomphe. C'est vrai qu'ils avaient discuté à eux deux de ce départ, qu'il était pour, elle contre. Ce que prévoyait le vieil homme, c'était l'inaction ter-rible où M. Cauche allait se trouver dans ce deuil sans formalités et sans funérailles. Toutes les occupations odieuses, mais qui sauvent, les déclarations, les signatures, les décisions, les choix, les usages, tout ce qui remplit les premières journées de chagrin d'un hérissement cruel de nécessités et d'urgences, mais les remplit, tout cela tout de suite allait manquer de façon tragique à M. Cauche. La morte absente, qui avait changé de domicile dès avant son départ, ne requérait aucune corvée d'état civil ni d'enterrement. M. Cauche n'avait pas de famille proche, il serait seul. Il y aurait les faire-part à envoyer, s'il en envoyait ; c'était peu pour tenir tout le front des deux ou trois redoutables premiers jours. Il savait bien, le vieux bourgeois, le pourquoi de ces rites ridicules, de ces conventions absurdes, de ces simagrées absorbantes, – absorbantes, oui, c'était leur raison d'être... Puisque tout cela faisait défaut, il fallait précipiter le pauvre directeur dans les demandes de passeport, les changes, les téléphones à l'aérogare et la transmission des pouvoirs à M. Sohet.

Mlle Ariadne, gravement, par réticences et objections indirectes, avait laissé paraître un autre avis. Elle l'aurait difficilement exprimé de façon explicite, car elle ne parlait guère

ouvertement à son père de ses idées sur la mort. Des pudeurs intervenaient aussi pour refouler l'instinct confus qui l'opposait à ce départ. Sa plus logique raison de différer d'avis, c'était que cet immense voyage de M. Cauche vers le cercueil de sa fille aurait été comme l'exaspération d'un rite funèbre, et elle condamnait ces rites. La mort n'existant pas pour elle, elle regardait comme superstition et barbarie tout ce qui entourait le cadavre de cérémonies et d'hommages ; et sauter l'océan et toute une partie du monde pour aller mettre en terre une boîte contenant un corps était bien le comble du cérémonial mortuaire. Pour elle comptait et devait agir, seule, la pensée vers la morte ; la pensée demandait la tranquillité, le recueillement, non la trépidation du voyage. Elle avait toutefois admis à contrecœur la thérapeutique que par l'agitation que préconisait son père. Vraiment à contrecœur : de voir partir M. Cauche elle aurait été meurtrie. Mais quand elle vit qu'à travers ses mouchements il s'obstinait à refuser, elle ne put s'empêcher de montrer par son silence et par son visage fermé qu'elle était avec lui contre les instances du vieillard.

C'est alors que M. Cauche prit conscience de son mutisme et leva les yeux sur elle. Elle se tenait debout près de la table abondamment couverte par le petit déjeuner bourgeois et nordique ; son peignoir d'un rouge rose à faire crisser les dents, strictement boutonné au col, puis redondant en volants sur la poitrine qu'elle avait forte, détonnait aux yeux bien éduqués du veuf de Madeleine avec le bleu de l'étrange bicorné en satin ouaté qui couvrait la cafetière – un bleu moins sadique que les ciels des cartes postales américaines, mais qui au voisinage du peignoir groseille faisait recommencer l'écœurement. Ses mains grasses, mais décidément belles, en somme, s'apposaient au dossier d'une chaise, les mains dont M. Cauche sentait encore aux épaules la double pression doucement maîtrisante. Mlle